

FESTIVAL SIGNES DE NUIT (15-21 Septembre 2014)

À Paris, faire vivre un festival pendant une semaine relève du tour de force, tant l'offre est importante. C'est pour cela que l'initiative de Dieter Wiczorek d'avoir mis sur pied le Festival Signes de nuit - douzième édition cette année - est fort intéressante. Wiczorek poursuit un travail de fond pour présenter essentiellement des documentaires : ainsi vingt d'entre eux, tous expérimentaux, ont été présenté au Studio des Ursulines.

Pour les films que nous avons vu, il faut revenir au sens premier du terme expérimental - des films qui ont comme base l'expérience mise à l'épreuve des faits.

Gasland Part 2 de Josh Fox, film américain de 2013, montre avec force les méfaits de l'exploitation du gaz de schiste. Josh Fox avait déjà tourné la première partie sur les risques sur l'environnement de cette exploitation. Cette fois-ci, il s'attaque à ses terribles conséquences sur les populations, en particulier au Texas. Nous assistons à de longs témoignages sur l'influence néfaste du gaz de schiste. Dans leur grande maison toute récente, à l'imitation des grands domaines de jadis, les gens expriment avec accablement leur peur de l'avenir devant cette nouvelle manière d'exploiter les ressources naturelles. La force des lobbies, appliquant la célèbre formule "laissez faire, laissez aller", entrave toute action, toute discussion sur le sujet. La cause aux États-Unis est, hélas, pratiquement entendue.

Un second documentaire s'intéresse à l'exploitation des mines : *Minerita*, de Raul de La Fuente. Nous sommes transportés dans des paysages quasi lunaires sur des hauts-plateaux boliviens, à Potosi, à

près de 4000 mètres d'altitude, lieu bien connu de l'exploitation des mines d'argent (dès 1545 par les Espagnols), mais aussi d'étain et de zinc. Le réalisateur s'intéresse à trois femmes, Lucia (40 ans), Ivone (16 ans) et Abigail (17 ans) travaillant l'une à l'extérieur de la mine comme surveillante, les autres au fond, dans des couloirs plongés dans les ténèbres. Ces femmes survivent dans des conditions plus que difficiles, le froid glacial, le mode de travail périlleux. *Minerita* est un témoignage fort sur les très dures conditions d'existence des mineurs du Cerro rico de Potosi.

Avec *Le Lab (Hamaabada)* de l'Israélien Yotam Feldman, nous abordons aussi le thème de l'industrie, celle ô combien importante de l'armement. Le film n'a pas été du goût de tout le monde en Israël et pour cause : Yotam Feldman montre l'itinéraire de la circulation des armes depuis leur fabrication par le biais de l'axe militaro-industriel israélien, jusqu'à leur vente dans plusieurs pays du monde. On assiste à des "stages" effectués en Israël avec des participants venus de différentes régions pour s'initier aux armes avant de signer le contrat. Le réalisateur dénonce le fait que le

meilleur moyen de vendre une arme fiable est qu'elle ait servi à bombarder Gaza en faisant des milliers de morts ou à tuer dans les territoires occupés de Cisjordanie. Ainsi, à chaque opération meurtrière de Tsahal, les ventes d'armes d'Israël augmentent fortement, classant le pays parmi ceux qui exportent le plus d'armes dans le monde.

Love City Jalalabad, de George Gittores, réalisateur australien - mais le film est une production norvégienne -, représente une démarche fort intéressante dans le contexte difficile de l'Afghanistan actuel. Gittores se rend, plein d'ardeur, à Jalalabad, où il connaît des acteurs et actrices en attente de rôles. Au fil du documentaire, nous sommes surpris, agréablement, de voir le cinéaste se démener avec tant d'énergie et de sympathie pour amener un peu de sérénité par le biais de l'art. Avec les jeunes Afghans, George Gittores affirme avec raison que l'apport de la culture fera reculer le bruit des armes.

Il multiplie les initiatives ; par exemple, il convie les enfants des écoles à un ciné-club improvisé sous la tente. Même si l'utopie n'est pas loin, il reste que les espoirs de paix, à travers la victoire de la culture, existent.

Contrôle et punition, film tunisien (2014) de Ridha Tlili et Ayten Mutlu Saray, relate l'histoire de la révolution tunisienne. Dès janvier 2011, les deux cinéastes vont à Sidi Bouzid, ville où tout a commencé avec l'immolation de Mohamed Bouaziz. Nous suivons tous les événements dans les rues, le début d'une répression dans cette région rurale de la Tunisie profonde, foyer ancien de luttes et de résistance au pouvoir central, tout comme la région industrielle de Kasserine Metlaoui-Gerfsa. Nous avons là plus qu'un reportage, une étude proche de la population en révolte, des habitants de la ville exprimant leurs fortes convictions politiques étonnamment matures.

Marceau Aidan



Love City Jalalabad (George Gittores, 2013)